



***Bigi Kankan, peigne géant***

Carlos Adaoudé. 2022.  
Sculpture en bois de serpent.  
Prêt de l'artiste et de la  
galerie Dominique Fiat, Paris  
©Photo Johnathan  
Watts/MEG

## Entretien avec Carlos Adaoudé, *tembeman*

Par Thomas Mouzard

**Thomas Mouzard** : qu'est-ce que cela représente pour toi d'être exposé dans un musée ? et cela fait-il une différence avec d'autres lieux dans lesquelles tu as déjà exposé : par exemple au festival d'art contemporain des Comores (Moroni, 2014), ou à la galerie d'art contemporain de Dominique Fiat (Paris, 2023) ?

**Carlos Adaoudé** : Disons que moi-même je ne me donne pas énormément de valeur en vérité, pour le dire clairement. Je fais un travail traditionnel. Je cherche à sauvegarder une partie de la culture et à la promouvoir. Quand cela est exposé, je suis plus fier de la communauté, car c'est une création culturelle communautaire.

**TM** : Lors de l'exposition *Marronnage l'art de briser ses chaînes* (Paris, 2022) à la Maison de l'Amérique latine qui t'a notamment commandé un fronton de maison agrandi (œuvre ensuite acquise par le fond d'art contemporain de la collectivité

territoriale de Guyane), tu disais ne pas t'attendre à vendre beaucoup d'œuvres mais à ce que beaucoup de personnes viennent te voir pour apprendre. Que voulais-tu dire par là ? Exprimais-tu un souhait ou un constat ?

**CA :** Le souhait et en même temps le constat. Ce qui a changé entre temps, c'est qu'il y a de plus en plus de monde qui s'amène, et qui veut apprendre, avec plus de personnes extérieures à la communauté concernées d'ailleurs. Mais petit à petit les jeunes de la communauté commencent à s'y intéresser aussi. J'espère que de plus en plus de personnes essaieront de comprendre le sens du *tembe*, au lieu de lire des livres, qui la plupart du temps ne racontent pas la vérité, tel que définir le *tembe* par les couleurs... Il y a des centaines de symboles avec lesquels on peut composer. Ce sont ces formes qui définissent ce que tu exprimes sur l'objet. La vraie poésie est là. Du moins pour ceux qui les ont appris, ces formes... il y a reproduction et apprentissage ! Parce qu'à la base, les formations, ce ne sont pas des jeunes de mon âge [Carlos Adaoude est né en 1983] qui les dispensaient, mais des vieux, dans un village ou un petit campement. Et il fallait les trouver ! Ou on te mettait en formation chez eux. Aujourd'hui il y a la possibilité que des jeunes puissent former, et même dans les écoles.

Clairement le *tembe* c'est de la poésie basée sur de la géométrie. Cette poésie est vouée à être connue par un maximum de personnes, non pas à être enfermée quelque part. C'est pour cela que depuis

quelques années je fais des boucles d'oreilles avec des objets traditionnels miniaturisés. De façon que le *tembe* ne soit pas vu comme un objet décoratif uniquement. Puisque c'est une forme d'expression de sentiments. Confiner cela dans une salle d'exposition ce n'est pas mettre en valeur l'expression réelle de ce qu'est le *tembe*.

Réapprendre le *tembe* donne envie d'apprendre d'autres choses. Le *tembe* te permet de te rendre compte que non, on n'a pas tout perdu. Parce que certains croient vraiment que la tradition businenge est en perdition ! [rire] Parce beaucoup d'ethnologues, beaucoup de chercheurs débarquent et leur racontent que la tradition orale est en perdition. Alors que l'on a pu survivre des siècles, on a recréé d'autres choses en utilisant ce que les ancêtres ont ramené comme connaissances. Et donc si ces connaissances-là ont permis de créer une nouvelle communauté, un nouveau style de vie, je ne vois pas où est la perdition, non ? Mais après, le style d'apprentissage d'aujourd'hui - être déplacé de nos villages pour aller étudier ailleurs - donne l'impression que l'on est décroché de l'apprentissage culturel alors que ce n'est pas vrai. Certains décident par eux-mêmes de ne pas suivre les apprentissages traditionnels. Et ce sont surtout ceux-là qui clament un peu partout qu'ils sont connaisseurs de leur culture ! [rire]

Quand j'enseigne dans les écoles, c'est surtout pour reprendre le niveau de mathématiques, et pour faire se rendre compte que dans la vie quotidienne, tu fais

des mathématiques. Le *tembe* te permet d'en faire ce que tu en veux ! Quand tu rentres dans le *tembe*, tu te rends compte que ses possibilités ne sont pas définies à la base et sont infinies.

La plupart des jeunes désirent s'asseoir avec un ordinateur et voir l'argent tomber. Ils partent voir d'autres choses puis reviennent. Certains me demandent de l'argent en me disant « Toi tu as réussi ta vie ». Comment ? J'ai réussi ma vie ? Je me bats chaque jour pour la réussir ! On ne réussit sa vie que quand on est mort. C'est uniquement quand on est mort qu'on est quelqu'un. *Ede ipi woko safou*, plus est on nombreux, plus le travail devient souple, plus on réussit. Cette année il y a quelques jeunes qui vont venir bosser avec moi. Quand je vais revenir de France on va s'y mettre. Je ramènerai des tablettes, une découpe laser, ça va leur plaire ça !

**TM** : Le *tembe* n'est pas qu'une affaire d'hommes, n'est-ce pas ?

**CA** : Le *tembe* n'est pas réservé qu'aux hommes. C'est juste que cela a été inspiré par la femme pour la femme. Donc fait par l'homme généralement. Mais je me suis rendu compte en apprenant à des femmes que le nombre de réussites est beaucoup plus élevé au niveau féminin que masculin. A l'époque on se voyait mal laisser une femme fabriquer une pagaie. C'est l'homme qui la fabriquait pour le plaisir de séduire la femme. Mais les femmes ont toujours fait, si elle n'avait pas de mari ou de frère, elles ont construit leur pagaie ou leur maison. Il y a beaucoup de femmes qui créent dans le

domaine textile, mais qui préfèrent rester dans l'ombre. Certains hommes se sont spécialisés dans le traçage sur tissus spécialement destinés à la broderie, car il y a une forte demande. J'ai vu cela récemment à Saint-Laurent-du-Maroni.

---

### **Interview with Carlos Aadaoude, a *Tembeman* (5 January 2024) (excerpt)**

Thomas Mouzard: What does being exhibited in a museum represent for you? And is it any different from other places in which you've already exhibited: for example, the Festival of Contemporary Art in the Comoros Islands (Moroni, 2014) or the Dominique Fiat Gallery of Contemporary Art (Paris, 2023)?

Carlos Aadaoude: Let's say that personally I don't in fact attach much value to myself, to put it plainly. I do traditional work. I try to protect a part of culture and promote it. When it's exhibited, I'm proud for the community, for it's a community cultural creation.

TM: During the *Marronnage, l'art de briser ses chaînes* exhibition (Paris, 2022) at the Maison de l'Amérique latine that had notably

commissioned you to do the front wall of an oversize house (a work later acquired by the contemporary art collection of the Territorial Collectivity of Guyana), you said you didn't expect to sell many works but that many people would come to see you to learn. What did you mean by that? Were you expressing a wish or a fact?

TM: The wish and at the same time the fact. What has changed since then is that there are more and more people who come wanting to learn, with moreover more people from outside the community concerned. But little by little the community's young are beginning to be interested too. I hope more and more people will try to understand the meaning of *tembe*, instead of reading books, which most of the time don't tell the truth, like defining *tembe* by colours... There are hundreds of symbols that can be used. It's these forms that define what you express on the object. The real poetry's there. At least for those who've learned them, these forms... there's reproduction and learning! Because to begin with, this teaching, it wasn't young people of my age [Carlos Adaoude was born in 1983] that did it, but elders, in a village or a camp. And you had

to find them! Or you were sent to train with them. Today, it's possible for young people to teach, and even in schools.

Clearly, *tembe* is poetry based on geometry. This poetry's meant to be known by a maximum of people, not to be shut up somewhere. That's why for a few years I've been making earrings out of miniature traditional objects. So that *tembe* won't be seen just as a decorative object. Since it's a form for expressing feelings. Confining it to an exhibition room doesn't highlight the real expression of what *tembe* is.

Relearning *tembe* makes you want to learn other things. *Tembe* allows you to realize that no, all's not lost. Because some people really believe that the *Businenge* tradition is dying out! [laughter] Because a lot of ethnologists, a lot of researchers arrive and tell them that the oral tradition is dying out. Yet we've managed to survive for centuries, we've recreated other things by using what the ancestors brought with them as knowledge. And so if that knowledge has enabled us to create a new community, a new lifestyle, I don't see where the loss is, do you? But then, the way we learn today –

being moved from our villages to go and study elsewhere - gives the impression that we've lost touch with cultural learning, but it's not true. Some people decide for themselves not to follow traditional learning. And they're the ones above all who go about shouting all over the place that they're experts on their culture! [laughter]

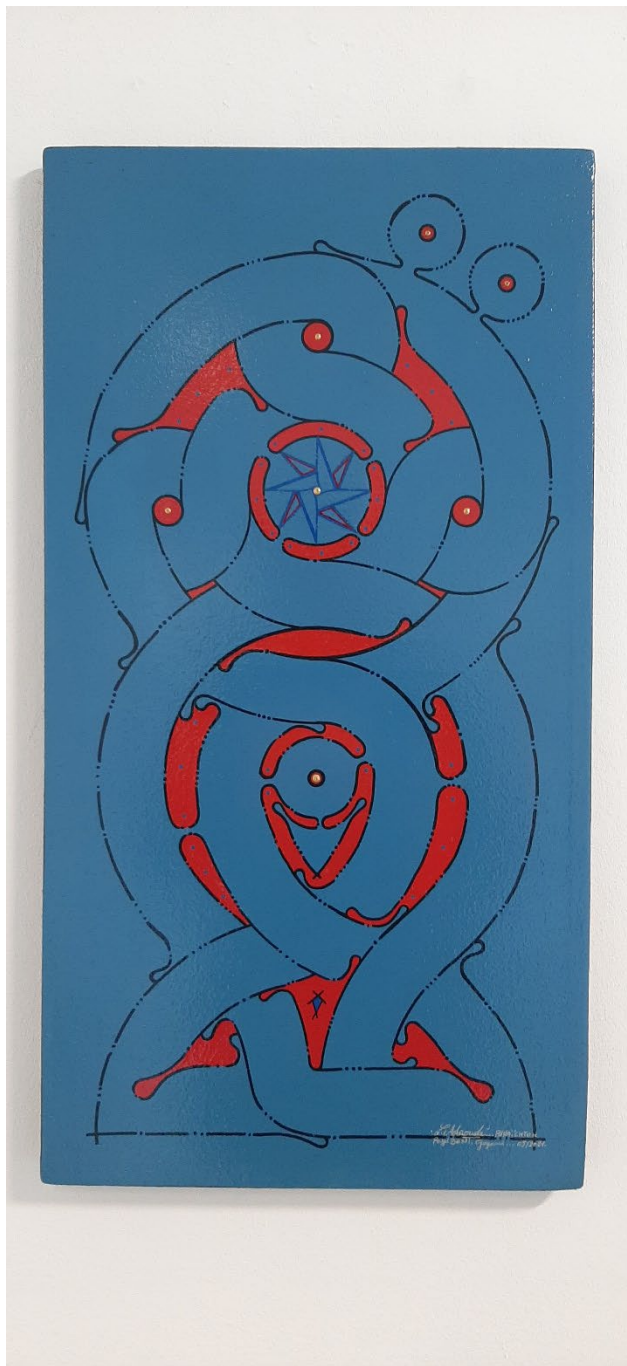
When I teach in schools, it's above all to go back over maths levels and to make students see that in everyday life you use maths. *Tembe* allows you to do what you want with them. When you go into *tembe*, you realize that its possibilities aren't defined from the start but are infinite.

Most young people want to sit down with a computer and see the money flow in. They go and have a look at other things then come back. Some of them ask me for money saying: "You, you've made a success of your life". What? I've made a success of my life? I struggle every day to make it a success! You've only made a success of your life when you're dead. It's only when you're dead that you're someone. *Ede ipiwoko safou*, the more of us there are, the more work

becomes flexible, the more we succeed. This year a few young people are going to come and work with me. When I come back from France, we're going to get down to it. I'll bring back tablets, a laser cutter, they'll love that.

TM: *Tembe's* not just for men, is it?

*Tembe's* not just reserved for men. It's just that it was inspired by women for women. So generally done by men. But I've realized while teaching women that women are much more successful at it than men. In the past, you couldn't imagine letting a woman make a paddle. It was men who made them for the pleasure of charming women. But women have always done it; if they didn't have a husband or a brother, they made their paddle or their house. There are a lot of women creators in the textile sphere but they prefer to remain in the background. Some men have become specialists in drawing on cloth intended specifically for embroidery because there's a big demand for this. I've seen it recently in Saint-Laurent-du-Moroni.



***Me lobi yu taanga te***

Carlos Adaoudé. 2021. Acrylique sur toile  
Courtesy galerie Dominique Fiat, Paris.





***Me no o mang libi sondee yu***

Carlos Adaoudé. 2021. Acrylique sur toile  
Courtesy galerie Dominique Fiat, Paris.



**Me gudu**

Carlos Adaoudé. 2021. Acrylique sur toile  
Courtesy galerie Dominique Fiat, Paris.



## Bibliographie

ALIMECK Michel, *Dieu t'a créé, tu as crié... !*, Sète : Rôt-Bò-Krik, 2022.

DOAT Patrice, SCHNEEGANS Daniel, SCHNEEGANS Guy, *Guyane, l'art business*, Grenoble : CRATerre éd., 1999.

LACASSE Patrick, *La route de l'art, artistes de l'Ouest guyanais*, Paris : éditions ONF, 2014.

MOOMOU Jean et AFPOM (dir.), *Sociétés marronnes des Amériques. Mémoires, patrimoines, identités et histoire du XVIIe au XXe siècles*, Matoury : Ibis Rouge éditions, 2015.

MOUZARD Thomas & WIELS Geneviève, *Marronnage, l'art de briser ses chaînes*, Paris : édition Loco, 2021.

PRICE Sally & PRICE Richard, *Les arts des Marrons*, La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, 2005.

TOUAM BONA Dénètem, *Fugitif où cours-tu ?*, Paris : puf, 2008.

WARNERY Marc, *Seul au milieu de 128 nègres*, Lausanne : édition d'En bas, 2008.